



GRÉGOIRE BOUILLIER

RAPPORT SUR MOI

ALLIA

Rapport sur moi

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

L'Invité mystère

Cap Canaveral

GRÉGOIRE BOUILLIER

Rapport sur moi

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2015

“Un des ouvrages de Diderot tomba entre les mains de Frédéric II. L’empereur y trouva d’emblée ces paroles : Aux jeunes gens... Sur ce, il ferma le livre, comprenant bien qu’il ne s’adressait pas à lui.”

Prince de Ligne.

J'ai vécu une enfance heureuse.

Un dimanche après-midi, ma mère surgit dans notre chambre où mon frère et moi jouons chacun dans notre coin : "Les enfants, est-ce que je vous aime ?" Sa voix est intense, ses narines fantastiques. Mon frère répond sans ambiguïté. J'hésite à me lancer du haut de mes sept ans. J'ai conscience de l'occasion et, en même temps, je redoute la suite. Je finis par murmurer : "Peut-être que tu nous aimes un peu trop." Ma mère me regarde avec épouvante. Elle reste un instant désespérée, se dirige vers la fenêtre, l'ouvre avec violence et veut se jeter du cinquième étage. Alerté par le bruit, mon père la rattrape sur le balcon alors qu'elle a déjà passé une jambe dans le vide. Ma mère hurle et se débat. Ses cris résonnent dans la cour. Mon père la tire sans ménagement en arrière et la ramène comme un sac à l'intérieur de la pièce. Dans la lutte, la tête de ma mère heurte le mur et ça fait klong. Visible sur le mur, une petite tache de sang témoigna longtemps de cette scène. Un jour, je dessine au feutre noir des cercles autour et m'en sers de cible pour jouer aux fléchettes ; lorsque je mets dans le mille, j'imagine retrouver un bref instant la faculté de parler sans crainte.

Quand ma mère rencontra mon père, elle avait seize ans, il en avait dix-huit. C'était en 1956, lors d'une surprise-party donnée dans le pavillon de Bois-Colombes où la famille de mon père avait emménagé après la guerre de 39. Mon père animait la soirée en jouant de la batterie dans un petit orchestre de jazz constitué de condisciples en droit. Ma mère l'aida à faire la vaisselle ; un an plus tard ils étaient mariés et naissait mon frère, qu'ils prénommèrent Olivier, sans raison particulière, que je sache.

Mon père eut à peine le temps de voir son fils : l'armée le réclama pour effectuer son service obligatoire. Ce n'était pas le bon moment pour être appelé : au lieu des dix-huit mois réglementaires, ce qui ne s'appelait pas encore la guerre d'Algérie le contraignit à porter l'uniforme presque trois ans. Il fut caserné à Tizi-Ouzou, capitale de la Grande-Kabylie, où, selon lui, il ne se passait pas grand-chose.

D'être si rapidement séparée de son mari dépitait ma mère. Sa décision fut vite prise : elle abandonna son bébé à sa belle-famille et partit retrouver l'homme qu'elle aimait en Algérie. Pour une jeune fille de dix-sept ans, ce genre d'intrépidité n'était pas courant à l'époque.

Là-bas ils s'aimèrent. Et plutôt trois fois qu'une, puisqu'un interne de l'hôpital de

Tizi-Ouzou tomba sous le charme de ma mère, qui n'en manquait pas ; bientôt il devait se joindre à leurs ébats ; c'est lors d'une de leurs parties à trois que je fus conçu.

“Tu es un enfant de l'amour”, m'a répété toute mon enfance ma mère, sans que je sache ce que cela voulait dire et si ce n'était pas plutôt inquiétant. En public, elle aimait évoquer ma peau mate et le fait que je n'aie rien d'un Bouillier. Lorsqu'elle me révéla, bien plus tard et à ma demande, les circonstances de ma conception, elle conclut en disant qu'elle avait lu dans un magazine que lorsque deux hommes éjaculent dans le vagin de la femme, leurs spermatozoïdes, au lieu de rivaliser, fusionnent pour féconder l'ovule et donner naissance à un mutant.

Elle me raconta aussi que mon père bandait très bien et qu'il était homosexuel ; par la suite, elle prétendit avoir dit ça pour me faire plaisir.

Ma mère avait de qui tenir : elle allait sur ses douze ans lorsque son frère de deux ans son aîné se leva de table et lança au père qui le réprimandait pour une peccadille : “Tu n'es pas notre vrai père !” De fait, il s'agissait de leur oncle, qui avait secrètement pris dans le lit de sa belle-sœur la place que son frère y occupait avant de disparaître dans les premiers temps de la Seconde Guerre mondiale. Ma mère, née à la fin de l'année 1939, n'avait

guère eu le temps de connaître celui à qui elle devait la vie. Elle devait obscurément s'en souvenir lorsqu'elle décida de rejoindre en Algérie un homme qui était lui aussi parti à la guerre aussitôt après la naissance de son enfant. Et de même qu'un frère s'était substitué à l'autre dans la personne de son père, c'est dans les bras de deux hommes qu'elle devint mère pour la seconde fois.

D'un frère l'autre, ma mamie vivait toujours avec un Pérard et elle n'eut pas à changer de nom pour continuer d'apparaître aux yeux du monde merveilleusement mariée. En somme, cela ne sortait pas de la famille et, administrativement, les choses s'en trouvaient simplifiées. Il fallut cependant effacer toute trace du disparu, ce qui suppose une certaine concentration puisqu'il s'agissait de faire silence tout à la fois sur un frère, un mari et un père. C'est dans cette manigance que les enfants furent élevés.

Des années durant, aucun d'eux ne soupçonna la vérité ; sauf l'aîné, dont certains souvenirs confus ne purent tout à fait être abusés. Pour ma mère, découvrir que sa vie s'établissait sur un mensonge fut "un choc", se rappelle-t-elle encore. Ce disant, elle peut me regarder en face sans se troubler.

Quant à mon papi, homme affable, il adorait une petite chienne bâtarde qui le suivait partout comme son ombre. Il l'avait baptisée

Satellite, en hommage au Soyouz soviétique, affirmait-il ; génitalement parlant, c'était assez bien choisi et, vingt fois par jour, il pouvait appeler par son nom la vérité qu'il tenait par-devers lui en laisse sans que personne ne s'en doute, et pas même lui. Lorsqu'il criait après Satellite, il l'appelait Saleté.

En vieux français, Pérard signifie "mauvais père".

Bouillier, pour sa part, désigne un "petit bois de bouleaux". Je sais donc de quel bois je suis fait, ce qui n'est pas donné à tout le monde.

À ma naissance, il était convenu que je m'appelle Nicolas ; mais Brigitte Bardot venant d'enfanter un Nicolas, ma mère changea aussitôt mon prénom en Grégoire. C'est ainsi que je suis devenu "celui qui veille, l'éveillé", étymologie de Grégoire, par le grec *egregorien*. Si je m'étais prénommé Nicolas, c'est la "victoire du peuple" que j'aurais alors portée, ce qui n'engage pas le même destin. Pour m'en convaincre, je devins quelque temps l'ami d'un Nicolas, lequel ne sut jamais ce que son prénom devait à notre camaraderie. Il ne portait nullement le peuple dans son cœur, et encore moins sa victoire.

Contrairement à la tradition, mes parents ne m'attribuèrent aucun autre prénom à la suite de Grégoire. Nul ancêtre, bon ou mauvais, ne me fut donc rattaché. Aucun mort dont je doive honorer la mémoire. À moi seul il revint de nommer un jour mon ombre.

Lorsque je sortis du ventre de ma mère, il paraît que je riais. Les sages-femmes se disputaient presque pour s'occuper de moi : jamais elles n'avaient vu bébé si joyeux de faire son entrée dans la vie.

Trois jours plus tard, je pesais moins d'un kilo et mon état épouvantait. C'est que ma

mère ne pouvait m'allaiter, ayant fait un abcès au sein, et je refusais catégoriquement le lait industriel Guigoz. Le lait de vache comme celui d'ânesse n'eurent pas plus de succès. On crut que je ne passerais pas une journée de plus lorsque je condescendis à absorber le lait d'une chèvre que l'on avait trouvée presque par hasard dans les environs de la maternité. C'est à cet animal à la réputation de sale caractère que je dois d'avoir survécu.

À Tizi-Ouzou, il faisait 40° à l'ombre le jour de ma naissance. "Jamais je n'ai autant souffert que ce jour-là", raconte volontiers ma mère. Elle aime rappeler que j'étais tellement énorme dans les derniers temps de sa grossesse qu'elle pouvait poser son assiette en équilibre sur son ventre au moment de prendre ses repas.

Comme pour son premier fils, ma mère n'a jamais douté qu'elle attendait un garçon. "Je suis incapable d'avoir une fille", dit-elle avec fierté. Ce qui ne l'empêchait pas de me friser les cheveux avec son Babyliiss quand l'envie lui prenait. Elle dit aussi que jamais elle ne voulut d'un troisième enfant, persuadée qu'il aurait été difforme ou mongolien. Et une fois je l'entendis s'esclaffer : "Je suis une vraie lapine", exprimant par cette formule imagée le don qu'elle avait de tomber enceinte dès qu'elle faisait l'amour, et même parfois pendant ses règles. Elle ne sait plus combien de fois elle avorta. Une bonne quinzaine, avoue-t-elle

sans gêne. Mon père l'assistait parfois. Ensemble ils expérimentèrent diverses techniques. Cela se passait l'après-midi, lorsque mon frère et moi étions à l'école. Un jour qu'elle dut opérer seule, ma mère s'enfila des litres de mercurochrome dans le vagin pour faire passer le fœtus. C'est in extremis qu'elle fut sauvée d'une hémorragie interne.

Ma naissance mit un terme à l'épisode algérien de mes parents. En charge d'un deuxième enfant, mon père fut en effet dégagé de ses obligations militaires ; pour lui, la guerre était terminée, sans qu'il eût tiré un seul coup de feu. Ce fut là une première conséquence de mon apparition sur Terre. Mes parents pouvaient même se réjouir d'avoir conçu un heureux événement au milieu de ce qu'on appelait les "événements", qui étaient certes moins heureux. En revanche, il leur fallut renoncer à ce rapprochement franco-algérien qu'ils sanctifiaient dans un lit pour leurs plaisirs. De fait, ma mère refusa de rester en Grande-Kabylie, bien que son amant l'en suppliât, et le trio se sépara, pour ne plus exister que dans les yeux de ma mère lorsqu'elle me regarde.

Longtemps ma mère refusa de me dévoiler le nom de l'interne de l'hôpital de Tizi-Ouzou. Lorsqu'elle me l'avoua enfin, je le notai dans un carnet et n'y pensai plus. Je n'ai jamais cherché à le connaître. Lui non plus.